

Extrait du Portail de la Liturgie Catholique

<http://www.liturgiecatholique.fr>

La réconciliation comme don : péché et grâce

- Thèmes - Liturgie - Liturgie et Sacrements - Célébration des sacrements - Pénitence, réconciliation - Pour tous -



Date de mise en ligne : mardi 13 octobre 2015

Portail de la Liturgie Catholique

La Maison-Dieu 250, 2007/2, 11,21 Claire-Anne Baudin

Résumé :

La réconciliation est à comprendre dans le registre du don, de la grâce et de la vie. Situer ainsi le pardon de Dieu comme un don non seulement renouvelé mais surabondant au-delà du péché, conduit à se défaire de représentations lourdes de conséquences. L'article ne développe pas celle-ci, mais se place directement dans la perspective du mouvement du don de la vie qui se poursuit et qui convertit celui qui est pardonné. Le pardon est une invitation ferme à délaisser le péché, mais en même temps un respect de la liberté et un respect des contraintes et limites de nos initiatives. Il apprend à aimer le transitoire comme étant ce que nous avons à habiter, comme une bénédiction. L'attitude de Jésus face à la femme adultère est une exposition de la façon dont Dieu libère l'homme et de la lettre de la loi qui l'enferme et du péché qui le détruit. Ni légaliste ni destructeur, le Dieu qui donne poursuit son don et par là dit et redit son désir : "Qu'il vive" (Job 2,6)

Rien ne vient de Dieu à l'homme si ce n'est par la douceur

"L'absolu ne nous est pas révélé s'il ne passe par la douceur. Mais modération et douceur ne sont-elles pas de ces biens dont notre modernité s'écarte plus particulièrement ? (1)" J'emprunte cette réflexion à l'exégète Paul Beauchamp qui fait d'elle non une remarque de passage mais plutôt un centre interprétatif de ses lectures bibliques, une synthèse."

La phrase est surprenante ; je la crois juste. Il semble que la proposition du sacrement de réconciliation aille bien dans le sens d'un consentement à la douceur de l'acte de Dieu envers l'homme qu'il crée et qu'il aime. Et ceci quelle que soit la difficulté que cet homme rencontre pour dépasser la crainte qui signe l'attitude de celui qui calcule et ignore encore combien le don de la vie de Dieu est plus ample, plus généreux que ne sauraient l'être ses comptes. La grâce libère du péché, elle seule pardonne. Et se tourner vers ce pardon possible est une conversion profonde du mouvement premier qui craint. Dieu répond à l'infidélité des siens par un amour redoublé : "Les montagnes peuvent s'écarter et les collines chanceler, mon amour ne s'écartera pas de toi, mon alliance de paix ne chancellera pas, dit Yahvé qui te console" (Is 54,10). Et lorsque Jésus demande à la femme adultère qui l'a condamnée, elle peut alors répondre : "Personne, Seigneur" (Jn 8, 11). L'amour délie.

Mais l'homme résiste à cela : la difficulté à se laisser consoler

Rien ne vient de Dieu à l'homme si ce n'est, en définitive, par la douceur, mais l'homme résiste à cela qui le trouble. Il est sans doute vrai que la modération et la douceur sont de ces biens dont notre modernité s'écarte. C'est cependant un point difficile à établir, mais il concorde avec le sentiment, exprimé dans les années 1980 par J-B Metz, dans son analyse de la crise, se demandant s'il n'y a pas, "traversant toutes les couches de la population, outre ce que l'on a souvent appelé "l'incapacité à porter le deuil", une sorte d'incapacité croissante "de se laisser consoler" et de voir dans la consolation autre chose qu'un apaisement impuissant(2)". Notre époque aurait du mal à se laisser consoler, dans le même sens qu'elle résiste à la douceur, à la miséricorde de Dieu qui laisse son cœur réagir devant la misère des siens. Cette miséricorde qui est un trait de la sensibilité humaine, mais que la Bible attribue à Dieu avec une audace anthropomorphique décidée. Le pardon est un don de Dieu de miséricorde sur le péché de l'homme qu'il aime. Il convient pour l'entendre de s'y laisser convertir.

Comme un arrière-goût de pessimisme anthropologique

Parce que notre époque a du mal à se laisser consoler, elle voit parfois l'avenir de son monde dans la noirceur et la déchéance progressive. Elle a du mal aussi à espérer pour elle et pour ses enfants. Elle perçoit et dénonce la domination de la violence qui semble accréditer une suprématie des forces mauvaises au travail.

Et pourtant, en tant que croyant, il convient de se détacher de ces perspectives pessimistes lorsqu'elles sont abusives. La possibilité du pardon ouvre d'autres possibles que la transmission et la répercussion ininterrompues de la violence entre les hommes ou sur le monde. Ils peuvent advenir par l'usage de la raison humaine, si tant est que celle-ci est l'auteur de la violence (3), ce qui lui fait front, et la maîtrise. La raison humaine est puissante et constructive, elle saurait préserver l'humanité et le cosmos. Mais elle est aussi faussée lorsqu'elle n'entend pas la possibilité de pardon, qui ne se justifie que par l'amour exercé, non par la déduction logique.

Le pardon, qui préserve le don initial de la création, est autre que le droit à la riposte dans le conflit. Il est la grâce de Dieu qui prend chair là où ce qui détruit l'homme cherchait à prendre forme. Le pardon est la grâce incarnée. Là où la logique établirait la légitimité de la riposte, de la vengeance ou de l'affrontement, le pardon suit une autre voie. Celle de la Croix du Christ qui veut que Dieu pardonne à l'homme, jusqu'au meurtre de son Fils. Puisqu'il l'a fait : envers ceux qui avaient fui la proximité de la croix, il s'est donné lui-même, encore, en donnant l'Esprit et suscitant l'Eglise. L'Eglise ne peut que pardonner et annoncer qu'elle vit du pardon car elle-même en advient.

Le logique de l'amour de Dieu est inscrite dans l'histoire de l'humanité, c'est-à-dire inscrite par la présence du Christ historique durant ses années de vie en Palestine. Mais aussi dans les formes historiques données par les hommes lorsqu'ils se tiennent dans l'attention à l'Esprit, présence de Dieu dans l'homme. La logique de l'amour de Dieu s'inscrit aussi dans le corps de l'homme, qui est son temple.

Ainsi sommes-nous dans une logique de surcroît, de don plus grand que la faute. Nous sommes dans une logique qui tend à comprendre ce qui se passe en nous lorsque le pardon et le don sont source de douceur. Cela fait de la Passion de Dieu en son Fils un acte particulièrement central. Car elle comprend une demande de pardon (Père pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font"). Et un pardon, source d'une vie plus ample, naissante d'un peuple qui confesse la grâce de son Dieu en lui et la grâce de son Dieu dans la vie ressuscitée de son Fils.

Voici le femme qui fit se pencher Jésus

Nous nous référons au récit du pardon de la femme adultère (Jn 8) pour bien entendre ce qui se dit ici de l'annonce d'une douceur et de ce qui s'y oppose. Il y a là, de la part des hommes "qui s'en allèrent" (8, 9) comme de la part de Jésus qui lui non plus "ne condamne pas" (8, 11), un acte de libération étonnant.

Elle était une femme infidèle qui, comme chacun le sait d'Israël, avait suscité la détresse de Dieu et avait mis à jour un Dieu jaloux d'amour. Cette femme infidèle, à l'heure du jour prometteur, est amenée à Jésus, Dieu qui sauve, la Parole de Dieu qui a créé les mondes et qui est là pour y porter la vie. Montrée comme infidèle au milieu des hommes qui la jugent et décident non seulement de la tuer mais de la tuer avec permission, ce qui en un sens est pire.

Elle a péché selon la loi, le fait est établi. Il va vers sa Passion au mont des Oliviers. Les pharisiens proposent un syllogisme sans faille, de forme *si, or, donc*. Elle a péché selon la loi, or la loi dit que ces femmes doivent être mises à mort, donc nous la massacrons ? Ils ont l'outrecuidance de lui demander la conclusion logique de leur proposition qui, de toute façon, n'a pas d'alternative. Mais il se baisse vers le sol et écrit sur le sol une autre loi que celle qui risque de se figer en justification du meurtre et perpétuation de la violence. Une loi labile qui vaut parce qu'elle est décision d'un homme totalement vivant, totalement respectueux de la volonté du Père. Un homme accompli, qui juge selon ce que veut le Père et créateur des hommes. Père et créateur aussi des femmes, même adultères.

La vie vaut plus que le péché. La création de Dieu est plus respectable que ne l'est la punition du péché. Bien que ce péché, ici l'adultère, ne soit pas une bonne chose, ne soit, en rien, promu. Et la femme, libérée qu'elle est, s'en va vers une vie qui n'envisage pas le péché : "Va, désormais ne pêche plus" (8, 11).

Il n'y a pas de laxisme ici, bien sûr. Rien dans la quête que Dieu conduit d'une humanité qui lui réponde ne laisse le péché sans y faire face. Mais, il y a plus qu'un jugement : le pardon. D'abord la générosité sans borne de la vie. Puis la possibilité d'y attenter (l'adultère détruisant un homme par un autre), d'en sortir, de s'en extraire. De se livrer soi-même alors aux jugements les plus sévères. Comme s'il était bon de tenter le diable plutôt que de faire confiance à Dieu.

Il ne fut pas plus facile à Jésus de ne pas pécher qu'il ne nous est facile de ne pas pécher. Seulement lui ne le fit pas, malgré la difficulté. Parce que sa filiation sans restriction et sa confiance en son Père, la disponibilité dans laquelle il se mit pour se laisser conduire par l'Esprit créateur firent de lui l'homme tel que la volonté du Père le désire depuis la nuit des temps, au sens propre de l'expression. Celui que nous sommes appelés à être. Et que nous ne sommes pas.

Nous sommes entravés et inconscients. Nous sommes aussi pris dans les filets de la violence qui poursuit ses destructions aveugles. Nous sommes sans jugement, souvent. Mais non pas toujours. Car l'homme enfant de Dieu et l'homme de bonne volonté sont des créatures qui cherchent la lumière mais aussi, et plus fondamentalement, qui sont habitées par la grâce d'être créées. Par la force de la vie et le désir de vie qui cherchent à s'incarner au fil des jours. Pris dans les filets du mal parfois, mais toujours, et plus fondamentalement encore, soutenus par l'oeuvre de Dieu qui leur donne la vie, la puissance et l'être ; et qui travaille avec eux.

"Surprise en adultère" (Jn 8,3)

Le récit s'ouvre très joliment sur l'annonce d'un avènement de la lumière : "Dès l'aurore" (8,2). Mais cette femme est surprise en adultère.

D'une façon générale, les Ecritures mentionnent que les hommes sont pécheurs. La reconnaissance d'un état de péché est lié à la relation de l'homme à Dieu, et à l'indignité où il se trouve de s'adresser à Lui. Il est enclin à la désobéissance. Il est attaqué et il détruit pour une part lui-même, et, par ailleurs, son entourage. Chaque péché en définitive attente à la source de la vie qu'est Dieu. L'offense envers le prochain et l'offense envers Dieu sont identiques parce que nuire à un vivant, c'est nuire et mépriser celui qui l'a créé. La Loi désigne la faute, et les pharisiens la coupable. Chaque chose est à sa place : la lapidation peut commencer.

Le récit est très clair quant à la transmission de la violence puisqu'il commence par la mention d'une première lapidation, pour adultère, et se termine en mentionnant une seconde lapidation : "Ils ramassèrent des pierres pour les lui jeter" (8, 59). Car la violence est contagieuse. Elle suit son déroulement sans barrière. Elle excelle dans les dénonciations : "c'est lui qui a commencé" ; ici, c'était la femme et Jésus en sera la dernière victime.

Avoir la force pour se laisser consoler

Il faudra donc de la force à la femme pour se laisser consoler. Elle-même est dite "au milieu" des hommes (8,3), et coupable. Mais, lorsque les hommes accusateurs sont partis, elle reste avec Jésus, toujours là, au milieu (8,9). Au milieu du péché, qui est central. Il détruit de façon centrale. Parfois sans parvenir à être bien cerné et les accusateurs font défaut, mais il reste au centre et empoisonne. La démarche qui conduit à la demande de pardon n'est pas périphérique et anodine, elle est un appel aigu à une délivrance du centre de penser et d'agir de la personne.

De la force de maintien : le regard vers le Père

Il faudra de la force à la femme pour se laisser consoler et il faudra tout autant de force à Jésus pour garder son regard tourné vers le Père. Décision après décision, il reste tourné vers le Père. Il met en actes les termes de sa propre prière lorsqu'il en fait part à ses disciples : que ta volonté soit faite. Ce faisant, Jésus oeuvre en lui-même non seulement pour la prééminence en lui du Père, sa source et sa force, mais pour la prééminence en lui de son humanité. Son humanité faisant de lui le Nouvel Adam, tel que le Créateur le désire, non déchiré par les forces de mort.

Jésus, qui par sa liberté pouvait pécher, par son attention au Père ne consent jamais à pécher. Il traverse les drames de la vie, et la sienne en compta, jusqu'à la Passion. Dès les premiers temps, ce qui est dit dans l'Évangile du massacre des innocents inscrit le drame de la violence destructrice dans la vie de Jésus. Avant même qu'il lui soit loisible de poser un acte d'enfant, d'autres ont perdu la vie à cause de lui. Ceci à cause de l'insupportable de la venue d'un homme promis par Dieu, porteur de Dieu, présence de Dieu, Dieu lui-même au plus proche des hommes, parmi eux, dans leur histoire. Ni les enfants tués, ni Jésus qui suscite involontairement leur mort ne sont partie prenante de ce drame de violence. Porter cela depuis toujours, c'est déjà porter en soi le péché des hommes. Leur volonté de nuire pour régner eux-mêmes. Leur capacité d'aveuglement total et l'*hubris* de la violence.

Jésus pardonnant tient, de la volonté du Père et de sa synergie avec cette volonté, la force de persévérer pour la vie : ce n'est pas seulement au-delà de la mort qu'advient en lui la résurrection. C'est déjà lors de sa vie au-delà du péché, par sa force à tenir du Père, à participer à la vie du Père. Et en cela à vivre la simplicité, la pauvreté d'un homme face à son Dieu.

De la force pour vivre le précaire comme une histoire : "ne pêche plus" (8, 11)

Cette nouvelle loi ne cherche pas la totalité du bien ou du mal, mais dit "ne pêche plus" (8, 11). Ici la réconciliation est plus que l'accès à l'effacement inconséquent des péchés ; elle est accès à celui qui pardonne et tient l'avenir dans ses mains. Ses mains qui pour être miséricordieuses sont responsables : "ne pêche plus". Le pécheur pardonné n'est pas redevenu comme il était avant son péché, il est toujours après son péché et dans l'incapacité de pécher de nouveau comme s'il était inconséquent : c'est pour ouvrir son avenir qu'il lui a été pardonné, il ne peut l'obérer sans faute majeure.

Et rien, matériellement, n'ôta à la femme la possibilité de pécher de nouveau. Car de la même façon que Jésus n'a pas guéri tout le monde, il n'a pas non plus ôté toute possibilité du mal commis. Le programme messianique en aurait été plus complet, mais c'eût été un rêve (4).

La réconciliation fait de l'homme un homme en chemin. Elle est une réconciliation aussi avec l'état de pécheur, Jésus non plus n'était pas hors de la tentation, mais, par son attention au père, il ne fut pas en état de péché. Pour autant que son attitude soit pour nous difficile, nous sommes cependant devant une façon d'être qui appelle à sa suite. La complexité des situations et l'engrenage du mal dans le monde, la perversion possible de toute chose à la mesure même de sa qualité initiale, tout cela est notre monde.

Parmi les heureuses annonces que nous entendons se trouve celle-ci : Dieu ne met pas fin à cet état des choses mais promet sa présence, réalise sa présence dans la marche périlleuse de l'homme en chemin, qui parfois fait bien, parfois moins bien, parfois se perd dans les méandres complexes de ses déterminations et de ses douleurs. Il est présent à nos côtés et permanent, c'est-à-dire nous invitant à avancer et à dénouer les liens du joug. Il n'invite pas à une perfection statique et mortelle. Mais à donner comme il donne, à pardonner comme il pardonne.

La réconciliation comme don : péché et grâce

C'est pour cela que, par deux fois aussi, il se redresse, dans un mouvement qui est mention de la résurrection. "Il se redressa" (8,7) la première fois pour délivrer les pharisiens de leur Loi, "se redressant" (8,10) la seconde fois pour délivrer la femme d'une mort sous les pierres. Et "si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?" (Rom 8,31).

"Va"

Ne pas accepter la consolation et sa douceur, ne pas accepter le pardon, c'est se refuser à goûter la bonté du monde comme donnée. Quiconque commet le péché est esclave (Jn 8, 34). Le péché est avant tout un esclavage, il nous lie, nous rend serf. Jésus le dit après avoir renvoyé la Samaritaine dans ses foyers légitimes. Mais le don de la vie et son pardon sont bien au-delà de toute destruction possible de cette vie. Parce que Dieu ne retire pas ce qu'il a donné mais continue à donner.

Toute réconciliation repose sur la confession du don de Dieu. La grâce première et la grâce de vivre.

Nous sommes pécheurs. Nous sommes pécheurs et pardonnés. Nous ne sommes pas blasés d'entendre ce pardon. Et nous ne falsifions pas l'opération en estimant (avant ou pendant la faute) que nous serons de toute façon pardonnés. Nous ne le savons pas ; parce que le pardon est un acte toujours neuf, un événement, non une entité totalisante qui serait inerte et définitivement acquise. Un Dieu qui pardonne est un Dieu vivant.

Ne plus désirer être consolé reviendrait à ne plus savoir goûter - et goûter sensoriellement - la beauté du don, le goût du monde.

L'Eglise est dépositaire d'une responsabilité quant à l'avenir. Cet avenir qui n'est pas le maintien d'un présent mais un appel de l'humanité dans son entier à la plénitude. L'Eglise écoute cet appel à la réalisation de la plénitude qu'est le Christ en elle. Cette responsabilité quant à l'avenir demande de sa part une tâche de discernement des impasses où le monde collectif et individuel s'engage avec aveuglement. Et elle réclame une annonce maintenue de l'espérance qu'elle porte de ce jour où toute larme sera consolée.

Rien ne vient de Dieu à l'homme si ce n'est par la douceur ;

[Pour accéder aux autres numéros de LMD](#)